

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 31

Artikel: L'avant-revue
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

PREMIER AOUT

Vers écrits pour l'inauguration du drapeau de la Colonie suisse de Dijon, présenté par une jeune fille de Vallorbe en costume vaudois (dont les parents habitent Dijon).

*C'est aujourd'hui le premier août!...
Dans notre Suisse, cette soirée
A l'allégresse est consacrée
Et nos cloches avec fierté,
En soulignant la majesté!
Des vallons aux plus hautes crêtes,
Tout proclame en ce jour de fête
Que la devise de chacun
Doit être : Un pour tous, tous pour un!
C'est aujourd'hui le premier août!...*

*En ce grand jour anniversaire
De notre fête séculaire,
Vous étrennez, le cœur content,
Ce bel étendard rouge et blanc!...
Qu'il rallie en terre gauloise,
— Pour des joûtes toujours courtoises —
Citoyens et Sociétés,
Cet emblème de Liberté!
C'est aujourd'hui le premier août!...*

*La blanche croix de nos ancêtres
Sur fond rouge, ici va paraître!...
Qu'elle unisse petits et grands
D'un même amour fort et puissant!
Enfants de la même Patrie,
Que vos cœurs jamais ne oublient!
En souvenir d'un jour si beau,
Qu'il flotte joyeux ce drapeau!
Louise Chatelan-Roulet.*



ON EINTERRA DAI Z'AUTRE IADZO

LE z'affère l'ant tot parâi bin tsandzi du lè z'autro iadzo, mîmameint po lè z'einterrâ.

L'è que, dein clli teimps, on avâi bin lezi. On t'einfatâve pas lè moo dein on tenotmobile que sè met à corre, à tracî, à bzzetâ âo dissîme galop vè lo cemetîro, quemet se l'avâi robâ oquie et que l'a couâte de lo portâ via dèvant que quaucon l'ausse yu. On mormotâdzo de prèire, la pllie petita que lâi ausse pu sè mettant quatro po raccamppli la fouÛsse et... vaitcè on hommo âoblliâ. Lâi a min de plliés de sobrà por ître einterrâ dinse.

Na, dein lo teimps l'ètai on autr'affère, vo dio.

Po coumeincî, fallâi mourî, l'è su. On cein fasâi dourâ. On n'avâi pas oncora einventâ atant de moo sebetanne (subite) qu'ora. On pèressâi tot bounameint, quemet l'erdzeint vint. On savâi qu'on allâve retrovâ ti lè vilhio et cein no baillîve dâo corâdzo. Pas petout qu'on avâi passâ l'arma à gautse, on fasâi venî lo vesitateu que no guegnîve grantenet, sein ître accouâti. L'ètai de tsi no, et no serrâve la man dèvant de no rebetâ lo linsu dèssu la tîta. Rein que cein no fasâi dza tot vedzet.

Aprî, on no veillîve, ti lè z'ami, ti lè vesin,

tota la né. On bevèssâi on verro ein peinsent â no. On racontâve dâi z'affère que no z'étant arrevâie noutra via doureint. Dinse lè dzouveno pouvânt no cougnâire à tsavon. Atant apprendre drein cein que l'histoire dâi z'Assyrien, dâi Babylonien et dâi Fennicien, que recordant dein lè z'écoûle.

Âo dzor lèveint, on no laissîve assebin, po pas trâo no mafitâ. Pu on einvouyîve lo convocateu avoué onna lista dein ti lè z'ottô de la coumouna po invitâ lè dzein à venî à noutra poursuite.

Lo dzor de l'einterrâ, nion manquâve. Ti l'avant voliu no saluâ on derrâi coup et no revère. On sè cheintâ lo veintro tot rebouillî dein lo vâ (cercuell) et, s'on n'avâi pas ètâ moo, crâio adî qu'on arâi voliu lâo criâ salut à ti clliâo z'ami.

Po parti, lo moo l'ètai lo premi avoué lè porteu. Câ, on no portâve et on s'arretâve soveint po ne pas allâ trâo rîdo et po no laissî no reprendre on petit moment.

Et pu âo cemetîro, lo menistre fasâi on grand pridzo, pe grand oncora que clli que l'avâi fé dza pè l'ottô. Tota noutra via lâi passâve oncor'on coup et on vayâi prâo qu'on n'avâi pas rein fé que dâo mau de noutron viveint. Cein fasâi plliorâ ti lè za'mi et quand lo menistre desâi po botsî : « Que la terre lui soit légère ! », du noutron vâ on n'avâi pe rein la foocè de répondre, mâ lo tieu lâi ètai, allâ pî.

Et, dein la pararda po lo cemetîro, n'ètai pas quiestion de badenâ. On coup, on ètranzîdi de la vela, on bocon de commi ravageu, l'avâi voliu venî à onna poursuite et s'appèdzî à la pararda po vère quemet cein sè passâve dein noutron velâdzo. Fasâi ètat de riguenâ po cein qu'on n'einterrâve pas quemet à la vela et desâi à son vesin de drâte :

— Portâ-vo dinse ti voutrè moo ?

Lo vesin l'a repondu âo mourgâre :

— Oi! ti clliâo que pouant pas martsî.

Adan, l'a voliu dere âo vesin de gautse :

— Cò è-te qu'on einterre ?

Lo vesin de gautse l'a fé dinse à clli merdâo :

— L'è clli que l'è dein lo vâ.

N'ètai-te pas dâi z'einterrâ, cein, dite mè vâi ?
Marc à Louis.

L'AVANT-REVUE

L'AUTRE après-midi, les passagers du « Simplon » revenant du Bouveret à Villeneuve eurent la surprise d'entendre quelques chanteurs frisant la septantaine et pleins de vigueur :

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau...

Puis,

Si le sommeil, ma belle...

vous connaissez la suite. Seulement, quand venait le passage :

...Et la brise embaumée,

un frisson pinçait les cordes vocales... Hélas, on n'a plus les premiers vingt ans.

Mais de qui, de quoi donc parlez-vous ?

Ne l'avez-vous pas encore deviné ? De la classe de 1882 de l'Ecole normale. Elle est unique en son genre. Alors que les rangs se sont éclaircis d'une manière impressionnante pour d'autres, elle fait preuve, elle, d'une vitalité

extraordinaire. Sur 24, 15 restent, disons plutôt 16. Un seul du pays était absent. Un autre, établi à Sofia, manquait. Quant à l'Américain, il était là.

Cette fois-ci, on s'était donné rendez-vous à Villeneuve, où nous avons serré la main à notre camarade H. Chenaux, ancien conseiller national, qui avait, ma foi, l'air fort heureux de redevenir pour quelques heures le jeune homme d'il y a un demi-siècle. Louis Dupraz a fait l'appel, non seulement de ceux de la classe, mais de ceux des trois autres classes de garçons et même des deux classes de filles, nos contemporaines. Chacun et chacune ont retenu notre attention un quart de minute. Mieux que cela. On avait apporté des textes de dictées faites en 1878 par le pasteur Panchaud, qui les improvisait. Vous allez voir avec quelle élégance. Sans doute, ce n'était pas le maître de français, mais ses talents étaient d'une souplesse si remarquable qu'il pouvait remplacer même avantageusement les titulaires. Il arrivait, arpentait une fois, deux fois la vieille chambre de la Cité, la tête penchée, puis cela sortait naturellement, sur le ton de l'éloquence ; de l'émotion aussi ; de l'à-propos toujours :

« Plusieurs Vaudois se sont décidés l'autre jour à quitter leur patrie pour chercher ailleurs les ressources qu'ils ne se sont pas procurées, malgré tous leurs efforts, et les avantages qui leur ont manqué. Toutes fertiles que soient nos campagnes, quelles que soient les beautés qu'offre notre nature, et tout admirable que soit la richesse de notre sol, nous n'avons pu réussir à nourrir tous les nôtres, et un grand nombre d'entre eux se sont proposé d'aller, dans les contrées lointaines, solliciter une terre moins fatiguée et un sol plus fécond. Cependant, ils ont gardé quelque chose du pays. Ils n'ont pas emporté leurs dieux lares comme le faisaient les Romains, mais les impressions qui les ont animés, les souvenirs qui les ont émus, les traditions dont ils ont vécu jusqu'alors. Ils se sont plu souvent à lire avec leurs enfants, autour du foyer domestique, les récits dont leurs ancêtres s'étaient nourris et qu'ils leur avaient légués comme un bien précieux. Les faits que ces récits leur ont fait connaître, les grandes figures qu'ils leur ont transmises, ces figures des héros, des hommes de bien, nos frères les ont conservées comme un héritage dont il serait sacrilège de se séparer. Les événements qu'ils ont vus s'accomplir, les chants patriotiques qu'ils ont entendu exécuter, se présenteront souvent à leur mémoire et les transporteront sur la terre natale, au milieu des champs qu'ils ont cultivés et dans le cercle des amis dont ils se sont séparés et qu'ils ont abandonnés pour jamais... »

Ce « jamais » est de trop maintenant. Voici deux fois que, en cinq ans déjà, un de nos camarades traverse la grande gouille pour se retrouver avec nous.

Et maintenant, pourquoi avons-nous intitulé ces lignes « L'Avant-Revue » ? Parce que nous nous retrouverons l'année prochaine, soit le 30 avril 1932, c'est-à-dire cinquante ans tout juste après la cérémonie de la distribution des brevets. Que voulez-vous ? Nous sommes des sentimentaux. La petite fleur bleue de l'amitié est si jolie, si parfumée que nous éprouvons le besoin de la cultiver ensemble le plus souvent possible

La journée devait s'achever par une partie dans une cave amie, mais celle-ci avait été envahie par les eaux, de sorte que tout bonnement on s'est remis à table pour prendre encore un « verre plein », selon le style de la chanson que nous apprîmes jadis Ch. C. Dénéraz. Et tandis que le groupe des Orientaux restait à Ville-neuve, retournait sans doute à l'Hôtel du Raisin où nous avions si bien dîné, nous étions une dizaine à filer sur l'eau dans la direction d'Ouchy, émus à bon droit du plaisir que nous nous étions procurés en ce jour de juillet où le ciel, les montagnes, le lac, s'étaient parés de leurs plus beaux atours. Tu seras à la prochaine, Ulysse... L. M.

Un cadeau de Normand. — Césaire Alavoine, en état d'ivresse, a frappé son voisin, Oscar Duponchel, qui lui intente un procès. Alavoine va trouver son avocat.

— Mauvaise affaire ! geste fâcheux ! déclare celui-ci.

— Si, pour amadouer le président du tribunal, je lui envoyais une dinde ?

— Gardez-vous-en bien, malheureux ! Tentative de corruption ! Ce serait la condamnation indubitable.

Huit jours après, après une brillante plaidoirie de l'avocat, Alavoine est acquitté et Duponchel condamné aux dépens.

— Eh bien ! Eh bien ! lui dit l'avocat. Je l'ai élevé de main de maître votre acquittement.

— Oh ! c'est pas tant ça que la dinde.

— Comment ? Vous avez envoyé tout de même une dinde au président ? Mais vous avez failli tout perdre...

— Oh ! que non. Car c'est au nom de Duponchel que je la lui ai envoyée.

« BARON »

IL Y'ETAIT un pauvre bougre. Il s'appelait Edouard ; on lui disait « Baron ». Tout le monde le connaissait.

Il sentait souvent la « goutte » !... On le voyait déambuler sur les routes à grands pas traînants, réguliers et jamais plus longs l'un que l'autre de ses courtes bottes ; ni la pluie, ni la neige, ni l'orage, ni même, je crois un tremblement de terre ne l'auraient fait allonger ses enjambées d'une ligne ; il n'a sûrement jamais su courir. Il ne paraissait pas plus vieux à quatre-vingts ans qu'à cinquante ; je l'ai toujours vu le même : même pantalon en accordéon, retenu très bas par une ceinture en loques, et qui plissait en grimaçant derrière, devant, à chaque pas ; même petit chapeau rond, petit, perché au coin de sa tête ébouriffée de cheveux hirsutes. Ce ridicule petit feutre, on se demandait toujours comment il tenait. Et, là, dessous, un chiffon de visage du pochard, le plus... pochard qu'on puisse imaginer !

Il avait un mot pour chacun. Quand on le rencontrait, on le voyait de loin changer sa chique de joue, et préparer sa remarque, qui lui suintait de son petit œil narquois avant de sortir par sa bouche.

— Salut ! « Baron » !
Et lui, de sa voix de basse profonde, un peu éraillée et traînante :

— Saluut !... Fait beau temps... hein !
Si c'était une demoiselle :

— Salut ! ma petite framboise ! et, du poing, il cabossait son chapeau en le faisant tourner drôlement sur son occiput.

« Baron » était travailleur : il sciait du bois pour les gens, il fabriquait des balais de « biolle », faisait les foins l'été, déblayait la neige l'hiver. Quand il était sans le sou, il se rendait auprès d'Eugène chez Abranca, brave homme, au cœur d'or, et qui était la providence de tous les pauvres bougres des alentours ; là, il mangeait à sa faim, amusait son monde, qui s'amusait un peu de lui, puis il empoignait la scie ou la fourche, car, tout « saoulon » qu'il était, il avait cette fierté qui fait refuser l'aumône. Les édiles de la commune eurent d'ailleurs toutes les peines du monde à le faire rester à l'Asile communal pour y finir ses jours. C'est pour cela qu'il était sympathique, c'est pour cela qu'on ne lui en voulait pas trop d'avoir une soif éternelle et un faible

prononcé pour les petits verres.

Il avait aussi fait son service militaire. Mais, quel soldat ! Toujours en retard, le képi sur l'oreille, il se faisait « coffrer » le premier jour du « camp ». Baron, soldat, c'était une caricature de carte postale. Aux inspections d'armes, lui et le major Berney, de célèbre mémoire, étaient de vieilles connaissances. « Ah ! voilà mon artiste ! » s'écriait Beney, de sa voix de stentor, il menaçait notre homme du « clou », à cause de son fusil invariablement « piqué », mais il ne le punissait jamais.

Baron jouait de l'accordéon, en reniflant de temps à autre, un peu comme les basses de son instrument.

Il avait même été marié dans son jeune temps. Mais sa femme était morte jeune à l'Hôpital cantonal, et lui, il en avait pris une telle « chique » qu'il était arrivé trop tard à l'enterrement. Ce coup avait chaviré son cerveau assez peu équilibré, et, des farceurs, qui ne croyaient pas mal faire, lui firent croire que quelqu'un lui cachait sa femme. Dès lors, dans ses « tunes », Baron cherchait sa Sylvie, et allait la réclamer un peu partout.

Il avait une santé de fer : un matin d'hiver, on le trouva pris dans le glaçon d'une gouttière sous laquelle il était tombé le soir précédent en sortant de l'auberge. Une autre fois, par une nuit neigeuse, il dormait derrière l'église sous une couche de trente centimètres de neige. Il vivait dans une crasse repoussante, et, pourtant, à quatre-vingts ans, il n'avait jamais fait un jour de maladie. Après ça, vantez l'hygiène et la sobriété ! Il était fait à la dure. Un jour que le médecin, pris de pitié pour sa joue enflée, lui avait arraché plusieurs énormes chicots, il lui demanda, l'extraction faite : « Je t'ai fait mal, Baron ? » Mais lui, se retournant vers l'assistante qui lui avait tenu la tête :

— Vous avez les mains douououces !...
Pourtant, depuis huit jours, on n'apercevait plus sa silhouette familière sur la route qui va du Café de la Gare à l'Asile, en passant par l'Hôtel de la Poste. Le père Meylan, son compagnon de chambre, avait renseigné les gens qui s'inquiétaient de Baron : « Baron était malade, cette fois-ci ; c'était le « coffre » qui n'allait pas ; il « ranquemelait », il souffrait ; on lui avait tiré trois litres d'eau... »

Baron, malade ! quelle nouvelle ! On le croyait éternel, ce Baron ! On suivait sa maladie pour le moins aussi attentivement que l'agonie de Joffre. Le père Meylan publiait chaque jour son bulletin de santé...
...Et Baron est mort hier soir. Quel événement !
Cyprien.

TRADITIONS POPULAIRES FRIBOURGEOISES

NOUS avons immédiatement mis pied à terre pour faire manger les chevaux, et nous avons été nous promener hors ville jusqu'à l'ossuaire (qui est à un bon quart de lieue de Morat), où sont conservés les ossements des Bourguignons tombés sur le champ de bataille de Morat... Cet ossuaire est tenu fermé et c'est le bailli de Morat qui en a la clé ; motif : les Bourguignons ont plusieurs fois tenté d'y mettre le feu ou de le détruire d'une autre manière pour en finir une bonne fois avec cette commémoration...

Nous sommes descendus à Morat à l'auberge « A l'Aigle », et là, nous avons subi la vieille coutume. Après que nous eûmes dîné, les musiciens sont entrés dans la salle et après eux est venue une femme qui marchait appuyée sur un bâton ; elle avait une vieille coiffe noire pardessus son voile, qu'elle laissait un peu pendre par derrière ; devant son visage, qui était tout barbouillé de charbon, elle portait au lieu de mouchoir un vieux chiffon ; elle avait aussi mis une vieille jupe déchirée et s'était fabriqué une grande bosse. Elle s'assit à côté de nous à table, et selon la vieille coutume, nous devions l'embrasser, mais nous ne voulûmes pas y consentir ; cependant, Monsieur Murhardt et moi nous

avons dansé avec elle. Et lorsque nous l'eûmes contentée avec un demi-thaler, elle est revenue et nous a priés de nous inscrire dans le livre (où se trouvent les signatures d'un grand nombre de voyageurs). Et voici ce que j'ai écrit : « Je déclare que le 17 mars 1643 nous sommes arrivés à Morat, que selon la vieille coutume de la localité, nous avons contenté la Compagnie et donné un demi-thaler à l'horrible vieille sorcière (sans aucun doute échappée de chez le diable), etc. »

Et doivent subir cette coutume tous ceux qui ne sont encore jamais venus dans cette localité. Il ne leur suffit pas de devoir embrasser la vieille ; mais quand d'autres gens (qui précédemment ont déjà passé par ce chemin) sont là, les nouveaux venus sont tenus de les défrayer. A ce sujet, un gentilhomme de Saint-Gall nous a raconté à l'auberge, à Payerne, que les négociants de St-Gall qui parcourent le chemin avaient fait un pacte pour que cet usage, dont ils profitent, fût maintenu, et ne tombât pas en désuétude. Et il est bon que précisément nous ayons été seuls, puisqu'ainsi nous n'avons payé que pour nous-mêmes, et pour aucun étranger.

Et comme nous étions sans étrangers, il nous était assez indifférent de laisser ou non cette vieille femme nous aborder, mais comme d'une manière ou d'une autre, il fallait lui donner la gratification, nous tenions d'autant plus à en avoir pour notre argent, et à voir la hideuse vieille figure ; à cause de cela, nous la fimes venir.

On observe un usage analogue à Aarberg (sur l'autre route de Genève).

Extrait de l'ouvrage : « Voyages en Suisse 1634 et 1646 », par Elie Brackenhoffer, de Strasbourg. Traduit d'après le manuscrit du Musée historique de Strasbourg, par Henry Lehr, Lausanne. Editions Spes, 1930.

Aimablement communiqué par M. Jean d'Amman, à qui nous adressons nos meilleurs remerciements.

LES ABEILLES SAVENT-ELLES L'HEURE ?

IL n'y a pas à douter que les abeilles reconnaissent les endroits qui leur sont familiers. De récentes observations de M. Auguste Forel indiquent que les abeilles possèdent aussi le sens de l'heure.

Voici comment il a constaté la chose :
C'est l'habitude, chez lui, en été, que l'on prenne les repas en plein air sur une terrasse. Dès le matin, à 7 heures, la table est dressée et, sur celle-ci il y a en particulier des confitures qui restent là jusque vers 10 heures. A midi, le grand déjeuner ; mais les confitures ne se montrent pas. Elles reviennent à 4 heures, lors du goûter ; pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure.

A une centaine de mètres de la terrasse se trouve une ruche d'abeilles.

Celles-ci, jusqu'au mois de juin dernier, s'étaient montrées remarquablement discrètes. Mais un jour, la cuisinière ayant fait cuire des cerises les mit à refroidir sur une fenêtre entourée de fleurs, voisine de la table. Une abeille découvrit ces cerises et fit savoir sa trouvaille, évidemment, car en quelques heures tout l'essaim était présent.

La bonne aubaine qu'elles avaient eue là incita les abeilles à visiter désormais les confitures sur la table. Le lendemain, il y eut plusieurs visites et chaque jour le nombre augmenta.

« Nous sommes perdus, déclara M. Forel. Il n'y aura plus moyen de déjeuner. »

Et les choses se passèrent comme il l'avait prédit. D'abord les abeilles vinrent à peu près à toute heure ; mais bientôt elles s'aperçurent qu'il n'y avait rien à faire, sauf de 7 à 10 heures et vers 4 heures ; elles ne vinrent qu'au moment où les confitures étaient là. Un jour, le 17 juillet, la place fut intenable ; il fallut battre en retraite, et l'on dut renoncer désormais à prendre le premier déjeuner sur la terrasse. Mais on dressa la table quand même pour voir. Et l'on constata que dès 7 heures les abeilles arrivaient et qu'il en venait sans cesse de nouvelles, qui